

Le Grand Voyage

Première partie : Continent

Je suis née l'an 2 de l'ère des Trois Lunes, dans la province de Balkã, au cœur des steppes. J'appartiens au clan Mockoãl, l'un des peuples nomades de la caste des Sans-Foyer. Comme la plupart des Mockoãls, mes parents sont commerçants. Nous vendons des fourrures, des soies, des tissus de Rakmã, des poteries de Jarrès et voyageons à travers le Grand Continent de villes en villages pour proposer nos marchandises au plus offrant. Je m'appelle Sie-Rã. J'accompagne ma famille pour la dernière fois : dans quelques jours, je serai mariée. Il y a de cela deux saisons, mon père m'a promise à mon fiancé, un Négociant que je ne connais pas.

Marier sa fille à un Négociant n'est pas chose facile pour un Sans-Foyer. Je suis très fière d'être acceptée au sein d'une caste si prestigieuse. Pour honorer son nom et son clan, mon père offrira à mes beaux-parents trois coffres remplis des plus belles soieries de Régãla.

Aujourd'hui, nous sommes installés sur la place du marché de Réoh, une petite ville minière. Avec mes deux frères, nous avons monté la tente sous laquelle nous exposons les tissus et fourrures de toutes sortes que nous proposons aux passants. Près de nous, mon oncle et ses filles, Loã et Sury, ont un petit chapiteau de toile verte et bleue. Ils y présentent les plus belles poteries de Jarrès.

J'ai toujours vécu parmi les Mockoãls et l'idée de devoir les quitter m'attriste.

Sury va également quitter sa sœur et son père, elle épouse Vlão qu'elle connaît depuis son enfance. Vlão est Sans-Foyer comme nous. Leur mariage, contrairement au mien, n'a pas été arrangé mais leurs enfants seront des Sans-Foyer, la caste inférieure du Grand Continent. Ayant la chance d'épouser un Négociant, mes enfants hériteront du statut de leur père. J'ai hâte de le connaître mais je suis inquiète. J'ai tellement peur de ne pas être digne de lui.

– Sie-Rã !

C'est mon frère qui m'appelle. Il revient du centre administratif où il est allé payer la taxe nous autorisant à vendre sur ce marché.

– Viens voir. Il y a un éleveur de tambulos à l'entrée de la ville. Viens, ils sont vraiment très mignons.

Mon frère Raël est plus jeune que moi, il est enthousiasmé par tout ce qu'il voit. Je l'accompagne jusqu'au marchand de tambulos. Ces petits animaux au poil doux sont adorables, leur babillage mélodieux aide les enfants à s'endormir le soir. Raël en a repéré un plus particulièrement : il est blanc avec une tâche noire sur l'œil gauche et une autre sur l'oreille droite.

– Tu crois que papa voudra me l'acheter ?

L'air désolé, je lui fais signe que non. Papa a déjà eu beaucoup de mal à compléter la collection de soieries destinée aux parents de mon fiancé. S'il ne fait pas une bonne vente cette semaine à Réoh, je ne sais pas comment il pourra rembourser le prêt que lui a accordé le Grand Conseil du clan Mockoâl. Les bons comptes faisant les bons amis, il tient à s'acquitter de sa dette rapidement.

Mon autre frère, Raos, est mon aîné. Plus que Raël ou moi, c'est surtout lui qui aide mes parents depuis que ma mère est tombée malade la saison dernière. Maman va un peu mieux maintenant, mais elle ne peut plus seconder papa comme autrefois. Je suis ennuyée de la laisser alors qu'elle n'est pas complètement remise mais maman est si heureuse à l'idée de me voir mariée.

Finalement, ces quelques jours passés à Réoh ont été très fructueux pour les affaires. Nous avons vendu une grande partie de notre cargaison. Nous devons maintenant prendre la route de Kéholā, la ville où vivent mes beaux-parents. Ce n'est pas très loin, nous y serons bientôt. Mon oncle et mes cousines ne nous accompagnent pas, ils prennent la direction des Montagnes du Grand Vent.

Mes parents étant des Sans-Foyer, ils n'assisteront pas à mon mariage. Comme mes frères, ils devront rester sur le pas de la porte et ne pas pénétrer dans la demeure des Négociants dont je ne connais même pas le nom. Mon père ne veut rien me dire à leur sujet, peut-être ne sait-il que très peu de choses les concernant...

Pendant notre séjour à Réoh, j'ai essayé de ne pas trop penser à mon avenir mais maintenant que nous plions les tentes et chargeons ce qui reste des soies et fourrures dans le chariot, l'angoisse me monte à la gorge. Je ne partagerai plus jamais les instants de joie ou de tristesse avec les miens. Bientôt, j'appartiendrai à une autre famille. J'ai beaucoup de mal à l'accepter. J'en ai conscience aujourd'hui. À l'idée de ne plus voir mes frères, de ne plus chevaucher avec eux à travers la steppe, j'ai les larmes aux yeux. Je ne veux pas que ma mère me voit pleurer, elle qui est si fière de marier son unique fille à un Négociant. Je sais qu'elle aussi a versé des larmes en pensant à mon départ et elle aussi, elle les a cachées.

Je monte 'Sable', mon énoque blond, et je galope une dernière fois auprès de Raos. Maman et Raël voyagent avec papa dans le chariot tiré par nos deux énormes moussas. Nous traversons le haut plateau de Stoppā. Les herbes fouettent les pattes des énoques. Je sens le souffle du vent sur ma peau.

Quelle est la vie d'une femme Négociant ? Pourrai-je encore chevaucher ainsi lorsque je serai mariée ? Je ne sais même pas comment se déroulera le mariage. Chez nous, il dure trois jours. Le premier jour, la famille de la mariée organise un grand repas pour fêter son départ. Le lendemain les deux familles se réunissent. La journée commence par une première cérémonie religieuse durant laquelle les deux fiancés sont officiellement présentés. Un fastueux festin fait suite à cette cérémonie, lui-même suivi par le grand rite du mariage. Les futurs mariés doivent porter trois tenues différentes : une tenue de soie bleue pour le rite des présentations, une tenue de soie rouge pour le repas et enfin, une tenue de soie blanche pour la cérémonie du mariage. Le troisième jour, c'est au tour de la famille du marié d'organiser un grand repas afin de souhaiter la bienvenue à la jeune femme. Le Prolahn officie pour unir les futurs époux, alors que les présentations sont dirigées par l'un de ses disciples. Le Prolahn lit Sibāe, le Grand Texte Sacré. Sibāe dit que l'homme et la femme restent unis jusqu'à ce que la mort les sépare ou bien jusqu'au jour où l'un d'entre eux décide de rompre les liens en déposant au pied de son conjoint une corbeille contenant un œuf de séchouan enveloppé dans la peau du serpent vert des Montagnes du Grand Vent. Sibāe dit aussi que le couple ainsi formé doit mettre au monde des enfants forts et intelligents "pour que vivent les clans à tout jamais".

Raos m'a expliqué que Sibāe n'a pas les mêmes exigences envers toutes les castes. Son ami Bachar, un disciple, lui a raconté que l'enseignement qu'il suit auprès du Prolahn de notre clan ne s'adresse qu'aux Sans-Foyer. Les autres castes lisent Sibāe différemment. Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. Sibāe est Sibāe.

Le plateau de Stoppā se trouve derrière nous. Nous arrivons en vue de Keholā. La cité s'étend au pied des falaises, de part et d'autre du fleuve jaune. Elle représente l'entrée de la plaine du Grand Gahār. C'est la première fois que je vois une ville si importante : des habitations partout dont la plupart s'élèvent sur plusieurs étages. Ce qui m'impressionne le plus, c'est le temple situé au centre de la cité. Il fait face à un vaste esplanade où se presse une foule de gens. Alors que les maisons sont de couleur ocre, le temple, lui, est d'un blanc immaculé. Seize colonnes symbolisant les seize Prophètes de Sibāe encadrent les huit côtés du bâtiment construit sur huit niveaux.

Mon estomac se serre : bientôt la fin du voyage. Mon regard croise celui de ma mère. Elle me sourit mais son sourire est triste.

Nous descendons par le chemin le moins abrupt qui mène à la cité. Les premières maisons clairsemées laissent place à des rues plus étroites et nous passons devant les premières habitations à étage. Une place, un marché. Aujourd'hui, nous ne venons pas vendre nos marchandises. Nous pénétrons plus avant dans la ville et arrivons à une grande porte. Au-delà de cette limite, il nous faut un laissez-passer. La famille Négociant avec laquelle je vais vivre nous en a fourni un. Mon frère le présente au garde qui le lit avec attention. Il fait signe aux hommes postés dans la tour, au-dessus du grand portail de bois, et les deux vantaux s'ouvrent lentement. Le centre ville, plus impressionnant que les faubourgs, laisse apparaître des habitations aux entrées richement décorées. Des femmes vêtues des

plus belles soieries se déplacent dans de vastes chaises en osier portées par des hommes. Ces hommes ont un visage si étrange ! Je n'avais jamais vu une telle physionomie auparavant. D'où viennent-ils ? Je comprends qu'on les emploie à cette tâche. Ils semblent avoir la force d'un moussa. Cette ville me fascine. J'y découvre des êtres différents de mon peuple. Je réalise que je n'avais jamais quitté les hauts plateaux, la steppe et les Montagnes du Grand Vent. Lorsque mon père devait se rendre en un lieu plus éloigné, il partait seul. Maintenant je comprends que le Grand Continent réserve aux voyageurs bien des surprises. Ma mère et mes frères semblent tout aussi émerveillés que moi à la vue de tous ces gens, de toutes ces rues dont certaines sont si larges qu'on peut y faire passer quatre chariots. Nous croisons des enfants retenus entre eux par des lanières et emmenés vers je ne sais quel endroit. Pourquoi sont-ils attachés ? Qu'ont-ils fait ? Je regarde mon père comme pour le lui demander, mais il détourne les yeux. Une musique qui s'échappe d'une rue voisine attire alors mon attention. Nous devons stopper le chariot, la foule nous empêche de continuer. Une procession étrange apparaît. À sa tête, un Prolahn, en robe blanche et coiffé de trois cornes de soie, présente Sibāe. Au moins vingt disciples le suivent. Je suis étonnée par leur tenue chatoyante. Bachar ne porte qu'une simple robe de toile écrue alors que les disciples que je vois défiler ici sont vêtus de merveilleuses robes rouge orangé, brodées de motifs multicolores. La procession progresse au rythme lent de la musique. Des femmes, habillées de soie noire, suivent les disciples. Elles chantent ou plutôt elles gémissent. Leur mélodie un peu inquiétante me fait frissonner. Une dizaine de musiciens ferme la marche au son des trompes et des tambours. La foule silencieuse prie Sibāe, tête baissée. Nous faisons de même.

Chez nous, le Prolahn n'est accompagné que de ses disciples, en général au nombre de trois, et de deux musiciens : une trompe et un tambour. C'est la première fois que j'entends le chant singulier de ces femmes. Je suis excitée à l'idée de découvrir un monde nouveau. Mon inquiétude a laissé place à la curiosité.

La procession s'est éloignée, la rue s'anime de nouveau.

Nous nous arrêtons au fond d'une impasse, à l'Auberge du Sarou Rouge et attachons les énoques avant de conduire les moussas et le chariot dans la grange. D'après mon père, cette auberge réservée aux Sans-Foyer devrait nous réserver un bon accueil.

En effet, une charmante femme, toute ronde, nous reçoit avec le sourire et nous présente notre chambre à l'étage : une grande pièce sur le sol de laquelle sont posées six paillasses. Encore une fois, je me rends compte que j'ai toujours dormi sous la tente ou dans le chariot, mais jamais avec un toit au-dessus de ma tête. Que de changements en si peu de temps ! Je sens maman mal à l'aise entre ces

quatre murs. Elle regarde par la petite ouverture qui donne sur l'impasse. C'est nouveau pour nous, sauf pour mon père qui est venu plusieurs fois à Kéholã.

– Ne vous inquiétez pas, nous dit-il en riant. On s'y fait.

Nous installons rapidement nos quelques affaires puis papa nous demande de nous asseoir et de l'écouter.

– Vous savez que c'est le dernier jour où nous sommes ensemble. Tout à l'heure, nous allons accompagner Sie-Rã chez les parents de son fiancé.

Maman éclate en sanglots. Je me précipite et la serre dans mes bras.

– Ne pleure pas maman. Je devais partir tôt ou tard.

– J'aurais préféré que tu restes avec nous, avec ton clan.

– Ça suffit ! Notre fille a le grand honneur d'épouser un Négociant. N'es-tu pas fière d'elle ?

– Si, bien sûr. Je suis très heureuse pour elle. Mais à l'idée de ne plus la revoir...

De grosses larmes chaudes coulent sur son visage, et sur le mien. Raël a du mal à retenir les siennes.

– Son départ nous rend tous tristes mais il est trop tard pour changer quoi que ce soit !

Nous nous taisons, essayant nos joues mouillées... Je sais que mon père se montre dur pour nous permettre de surmonter plus facilement cette épreuve. Dans le fond, lui aussi pourrait verser quelques larmes s'il laissait paraître ses sentiments.

– Papa, conduis-moi tout de suite chez eux, inutile d'attendre davantage. Ce sera pire si on attend.

– Tu as raison. Ta mère va t'aider à t'habiller. Les garçons et moi, nous vous attendons dehors.

Maman ouvre un sac de toile contenant un autre sac, en soie. Elle en sort une robe magnifique.

– Je l'ai brodée en cachette, me confie-t-elle. Je ne voulais pas que tu la voies avant aujourd'hui.

Je la prends dans mes bras, pleurant avec elle.

– Pressons-nous ou ton père va venir vérifier ce que nous faisons toutes les deux.

J'éclate de rire, elle aussi.

Pendant que j'enfile ma robe si jolie, elle me dit :

– Je veux que tu sois belle et que tu nous fasses honneur lorsque nous frapperons à la porte de ces gens.

Je suis contente de la voir sourire. Elle me fait pivoter et me coiffe en attachant mes cheveux avec un peigne fait de bois et de nacre.

– C'est Raos qui l'a sculpté, me précise-t-elle, et Raël a cousu ces chaussons assortis à ta robe.

À cet instant, je me sens très heureuse. Je tourne sur moi-même pour faire virevolter la robe, puis me jette une nouvelle fois dans les bras de ma mère pour l'embrasser.

– Viens maman. Allons-y.

Nous descendons l'escalier qui conduit à la grande salle. Les regards se tournent vers moi. Je passe la porte de l'auberge. Je lis dans les yeux de mon père et de mes frères une grande fierté.

– Merci Raos pour le peigne. Il est si beau. Et toi Raël, tu m'as offert de si jolis chaussons. Dis, promets-moi de prendre bien soin de Sable.

Raël me serre très fort contre lui.

– Doucement, tu m'étouffes !

Raos s'approche de moi et me soulève sans effort pour me faire tourner dans les airs.

– Tout le monde dans le chariot. On part.

Le rappel à l'ordre de mon père nous ramène à la réalité. Nous grimpons dans le chariot et nous asseyons près des coffres remplis des soieries promises à la famille Négociant.

– Papa, comment s'appelle mon fiancé ? Tu ne m'as jamais donné son nom.

– Tu le connaîtras quand tu seras mariée. Ta mère et tes frères n'ont pas à connaître son nom.

– C'est idiot, intervient Raos.

– Non ce n'est pas idiot. C'est une promesse que j'ai dû faire au fiancé de Sie-Rã.

– Pourquoi ? Ma famille a le droit de savoir chez qui je vais vivre.

– Sie-Rã, tu es une Sans-Foyer. Ne sois pas trop exigeante !

Je me tais. Nous nous taisons tous. La fin du trajet se passe dans un profond silence.

– Nous sommes arrivés.

Mon père descend du chariot. Je n'ose pas bouger. Maman me regarde.

– Sois courageuse, Sie-Rã, autant que je le suis.

Je rejoins mon père. tandis que Raos et Raël aident ma mère à descendre et nous nous retrouvons face à un immense porche de bois sombre. Papa tire une chaîne qui actionne une cloche. Nous attendons un instant puis la porte s'ouvre.

– J'amène ma fille, Sie-Rã, pour son mariage, annonce mon père.

– Attendez ici, nous répond l'homme qui nous a ouvert.

Aucun d'entre nous n'ose prononcer une parole. Nous patientons un moment avant que l'homme ne revienne.

– C'est bon, vous et votre fille entrez dans la cour. Les autres attendent dehors.

– Non !

Je ne peux m'empêcher de protester. Pourquoi ma mère et mes frères ne peuvent-ils pas nous accompagner ?

– Sie-Rã, arrête !

Mon père me prend par le bras et me tire de l'autre côté du porche. Je regarde la porte se refermer derrière nous. Maman est restée digne mais maintenant je l'entends pleurer. Maman, quand te reverrai-je ?

Un deuxième homme arrive et m'examine de la tête aux pieds.

– Tu as les trois coffres de soieries ? demande-t-il à mon père.

– Oui, ils se trouvent dans le chariot.

L'homme fait un signe à son compagnon qui se rend dans la maison et en ressort accompagné de six de ces êtres étranges que j'ai vus un peu plus tôt porter les sièges en osier. Ils se rendent dans la rue en passant par une petite porte et en reviennent avec les trois coffres qu'ils emportent dans une aile du bâtiment.

– Parfait. Tu peux disposer, dit simplement l'homme à mon père.

– Mais... ma fille ?

– Nous allons nous occuper d'elle. Le mariage aura bientôt lieu. Ne t'en fais pas. Sors maintenant. Tu es un Sans-Foyer. Tu ne peux pas rester plus longtemps.

Mon père me regarde, pour la première fois avec l'air désolé. Il m'étreint avant de s'éloigner. Je le regarde partir et refermer la porte derrière lui. Les larmes me montent aux yeux. C'est fini. Je ne les verrai plus. Pourquoi ai-je demandé à venir dans cette maison tout de suite ? Nous aurions pu passer la journée ensemble et profiter des quelques instants qui nous restaient. Je me sens soudain si seule. Je me tourne vers l'homme qui attend.

– Viens, me dit-il, par ici.

Il me précède et nous traversons la cour. Nous passons sous un second porche et je comprends que ce que j'avais pris pour la maison des Négociants n'était en fait que des bâtiments annexes. J'aperçois au fond du jardin dans lequel je viens de pénétrer, un palais, blanc comme le grand temple de la ville. Où suis-je ? Je ne vais pas vivre ici, ce n'est pas possible. Mon mari est un Négociant, non un grand dignitaire. À mon sens, seul un Décideur peut habiter un tel palais.

Je suis l'homme à travers le jardin. Je pense à mes parents, à mes frères, à mes amis. Je dois me ressaisir, je vais être présentée à mes beaux-parents et à mon fiancé. Je me concentre sur la magnificence du parc qui m'entoure, je m'imagine en train de m'y promener en compagnie de mon mari et de mes enfants.

Alors que nous approchons de la demeure immaculée, l'homme me conduit vers un pavillon de la même blancheur, caché par une haie fleurie. On ne l'aperçoit que lorsqu'on y arrive. Nous montons quelques marches, l'homme m'invite à pénétrer à l'intérieur. Il ne me suit pas. Je rentre dans une grande salle fraîche. Depuis que je suis arrivée dans cet endroit merveilleux, je n'ai vu personne d'autre que mon guide. Seule, je ne sais où me diriger. Enfin, une femme s'approche. Elle s'arrête devant moi et me demande :

– Tu es Sie-Rã, n'est-ce pas ?

Je réponds par un signe de tête.

– Suis-moi.

Je lui emboîte le pas et l'accompagne à travers un dédale de couloirs jusque dans une pièce où sont réunies plusieurs autres femmes. Certaines, si étranges, m'observent avec leurs yeux immenses. À mon arrivée, elles se lèvent et se dirigent vers moi. Elles me font comprendre par des gestes que je dois me

déshabiller pour prendre un bain dans une sorte de grand bassin taillé à même le sol. La femme qui m'a accueillie s'en va. Les autres réitèrent leurs mimiques.

– Pourquoi ne parlez-vous pas ?

L'une d'entre elles s'approche et ouvre la bouche. Je recule d'effroi. Elle a la langue coupée. Elle me fait un signe rapide avec ses mains comme pour s'excuser de m'avoir fait peur. Pourquoi a-t-on rendu ces femmes muettes ? Qui sont-elles ? La plupart paraissent si différentes de moi. La forme de leur nez qui se prolonge en arcades sourcilières épaisses et leurs yeux gigantesques, tout comme les hommes forts que j'ai vus en ville porter les sièges en osier, ceci me trouble. Elles recommencent à faire de grands gestes. Je dois ôter la robe que ma mère a brodée pour moi. J'espère qu'elles me laisseront la remettre pour voir ma nouvelle famille.

Je suis invitée à entrer dans le bassin aux senteurs délicates. Elles me rejoignent, sans se déshabiller, et me frottent le corps avec des linges imbibés d'huile parfumée. Je commence à goûter aux plaisirs du confort. Nous restons longtemps dans ce bain, si longtemps que lorsque j'en sors, j'ai la peau fripée. Peu importe, je me sens bien et mon corps exhale une délicieuse odeur qui me rappelle celle des fleurs que j'allais cueillir dans les vallées encaissées des Montagnes du Grand Vent. J'enfile une longue veste de soie blanche que l'on me présente. Les femmes me font asseoir sur un siège en bois sculpté et l'une de ces filles aux grands yeux commence à me coiffer. Je pense au peigne de Raos. Je le vois un peu plus loin, par terre, près de ma robe. Je me lève pour aller le chercher et le donner à celle qui me coiffe pour qu'elle le glisse dans mes cheveux, mais elle me retient.

– Je veux juste prendre mon peigne.

Par des signes, elle me fait savoir qu'elle ne peut pas accéder à ma demande et une autre de mes nouvelles compagnes ramasse ma robe, mes chaussons, mon peigne et quitte la pièce. Je proteste mais elles sont nombreuses et je ne peux rien faire. Après le bain, je me sentais si bien. Maintenant, la tristesse m'envahit à nouveau. Je regarde ces femmes en pleurant. Elles semblent comprendre ce que je ressens mais rien n'y fait. Pourquoi agissent-elles ainsi ? Et qui sont-elles ? Quelle place occupent-elles dans cette maison ?

L'une de ces étranges créatures tend un flacon à la femme qui m'a coiffée. Cette dernière enduit mon corps du liquide épais au parfum musqué contenu dans la fiole, puis elle me fait signe d'enfiler une robe de soie bleue et rouge. Enfin, elle me propose de choisir entre trois colliers ornés de pierres précieuses. Peu m'importe, je n'ai envie de rien. Je prends le premier, celui aux pierres rouges de Sadoni. Les femmes me conduisent alors dans une autre pièce où je reste seule. Quand verrai-je ma belle-famille et mon fiancé ? Le temps passe, je n'ai rien à faire. Je pense à tous ceux que j'ai quittés. Pourquoi dois-je attendre ainsi ? Enfin, la porte s'ouvre et je vois entrer la femme qui m'avait accueillie, suivie de deux servantes apportant des plateaux chargés de plats fumant.

– Voici ton repas, me dit-elle.

– Combien de temps vais-je demeurer ici ? Je pensais pouvoir rencontrer ma famille dès mon arrivée.

Un petit sourire passe sur ses lèvres.

– Ce sera pour plus tard, tu n'es pas prête.

– Mais je pensais que mon mariage aurait lieu demain. Me suis-je trompée ?

– Oui, tu dois attendre quelques jours avant d'être fixée sur ton sort.

– Avant d'être fixée sur mon sort ! Que veux-tu dire ?

– Tu le sauras bien assez tôt !

– Explique-moi ! Je ne comprends rien !

Elle fait un geste de la main et les deux servantes quittent la pièce en laissant les plateaux à ma disposition.

– À plus tard, me salue-t-elle. Et la porte se referme sur ma solitude.

Je pensais ne pas avoir faim, mais en goûtant les plats, l'appétit me gagne. C'est délicieux, mais je préférerais être libre et me contenter de racines de guar.

Voilà trois jours que je vis ici, au rythme des bains, des essayages et des repas. On ne me laisse pas sortir, même pour aller dans le jardin que j'aperçois à peine lorsque je me trouve dans la grande salle. Ce n'est pas ainsi que j'imaginai mon arrivée dans cette famille.

La femme qui dirige la maison, la seule qui parle ici, vient me voir une fois par jour. Elle ne reste jamais longtemps. J'entretiens donc des "conversations" avec mes compagnes muettes. On se comprend comme on peut mais dès que j'aborde un sujet délicat comme mon mariage ou la famille qui vit ici, elles posent la main sur leur bouche, ce qui signifie qu'elles n'ont pas le droit d'en parler. Je n'insiste pas. Il est inutile de leur attirer des ennuis. Ces femmes ont suffisamment souffert.

Quatre jours de plus dans cette cage dorée. J'ai maintenant une belle collection de robes de soie. Il y a peu de temps, je pensais que posséder une telle garde-robe était tout ce que je désirais. Maintenant, je me rends compte que tout ceci est bien futile. À quoi bon enfiler une merveille brodée de fils multicolores si je dois rester cachée dans une pièce sans fenêtre presque toute la journée ? Pourquoi tous ces préparatifs à l'écart de tout ? J'ai l'impression d'être nettoyée de mon passé. Je suis lavée, huilée et parfumée à tel point que je ne me souviens plus de ma propre odeur. La fille des steppes que je suis n'est sans doute pas suffisamment attirante. La larve doit se transformer en rapériã pour plaire à son fiancé.

Je me morfonds ici depuis au moins deux passages complets des trois lunes. J'en ai assez de prendre des bains, de me faire parfumer, coiffer, habiller. Quand vais-je pouvoir enfin sortir ? Je devrais être mariée... Je devais être mariée... Je ne reçois la visite de personne, excepté de la femme qui dirige le pavillon et elle ne m'explique rien.

D'ailleurs, je l'entends qui arrive. Je reconnais son pas.

– Suis-moi, m'ordonne-t-elle en passant à peine la porte.

– Tu m’emmènes au palais ?

Elle ne me répond pas, comme à son habitude.

Nous traversons la grande salle puis elle passe la porte d’entrée et m’invite à la suivre. Enfin, je suis dehors ! Les rayons d’Alaâr s’attardent sur ma peau. C’est si bon.

D’un pas rapide, nous nous éloignons du pavillon, mais également du palais. Nous traversons un jardin planté d’arbres fruitiers.

– Dis-moi au moins où nous allons !

Toujours pas de réponse. Elle m’agace.

Arrivées au mur d’enceinte de la propriété, nous empruntons une petite porte pour sortir. Je retrouve la rue, une rue tranquille, sans circulation. Seul un chariot, de ceux que l’on appelle "les boîtes", stationne à quelques pas de là. Deux hommes en descendent et se dirigent vers nous.

– Elle est à vous, leur dit mon geôlier.

– Comment ça, "elle est à vous" ? Lâchez-moi !

Les deux hommes m’empoignent, me soulèvent, et, en un instant, je me retrouve à l’intérieur de "la boîte".

– Vous êtes fous ! Vous vous trompez ! Je suis Sie-Ră, je dois me marier dans cette maison. Mon père m’a emmenée ici pour mon mariage. Laissez-moi sortir !

– Tu vas te taire ! On ne veut pas entendre tes jérémiades pendant tout le voyage !

– Qui êtes-vous ? Vous n’avez pas le droit de m’emmener. Faites-moi descendre !

– Si tu continues, je monte à l’arrière avec toi et je te promets que je vais trouver un bon moyen pour te calmer !

Celui qui vient de me menacer claque la porte qui ferme l’arrière du véhicule et va s’installer près de son complice sur le siège du conducteur. Je peux les voir à travers la petite ouverture de "la boîte" qui donne sur l’avant. Je n’ose plus dire un mot n’ayant pas envie de le retrouver près de moi. Je me cale dans un coin, à l’arrière du chariot, assise sur le plancher sale. Inutile de me faire porter des robes de soie luxueuses si c’est pour me transporter comme du bétail ! Une nouvelle fois, je pleure. Depuis que je suis dans cette ville, je ne compte plus le nombre de fois où les larmes ont coulé sur mes joues. Rien ne se passe comme prévu.

Le chariot avance au pas lent des moussas. Nous rejoignons les rues animées du centre ville. Je devrais crier pour attirer l’attention des passants mais je n’ose pas.

Nous roulons depuis un bon moment, maintenant. Je ne vois plus de maisons hautes à travers la petite fenêtre, nous avons dépassé les limites fortifiées de la ville.

– Où m’emmenez-vous ?

– Tu recommences ?

– Je veux juste savoir où nous allons. Vous pouvez me le dire !

– Tais-toi !

Si je savais où ces hommes m'emmènent, je pourrais apprécier ce voyage. Être de nouveau sur la route n'est pas désagréable.

On s'arrête et la portière s'ouvre.

– Allez, descends !

Je m'exécute.

Nous sommes à la périphérie de Kéholā, la plaine du Grand Gahār est toute proche.

L'un des deux colosses m'attrape par le bras et m'entraîne dans une petite maison de terre ocre. Je le regarde droit dans les yeux, mais autant lancer une pierre sur un sarou : aucune réaction !

Où suis-je ?

Un vieil homme, assis à une table, grogne :

– J'en ai assez de ces femelles ! Regarde-moi celle-ci ! Mets-la avec les autres, là, derrière.

Le gros imbécile me jette dans une petite pièce sombre et referme la porte. Je m'étale à plat ventre sur le sol terreux. En relevant le nez, j'aperçois deux gamines, beaucoup plus jeunes que moi. L'une d'entre elles attire davantage mon attention. Je n'ai jamais vu un regard aussi triste.

– Bonjour. Je m'appelle Sie-Rā.

Pas de réponse... J'espère qu'elles n'ont pas la langue tranchée.

– Comment vous appelez-vous ?

– Folā.

Merci, elle parle !

– Et toi, comment t'appelles-tu ?

– Balato, me répond la seconde d'une voix si faible que j'ai du mal à la comprendre.

– Savez-vous pourquoi nous sommes ici ?

Elles me font signe que non.

– Depuis quand êtes-vous dans cette pièce ?

– Deux jours.

– Trois.

Je me lève et vais tambouriner à la porte.

– Ca suffit ! Laissez-nous partir !

J'entends l'un de mes convoyeurs dire au propriétaire des lieux :

– Je te préviens, celle-ci est pénible. Muselle-la !

Je me tais, je n'ai pas envie que le "vieux" suive ce conseil.

Je m'assois près de Folā. J'aimerais les rassurer, mais je me sens moi-même si effrayée. Cette mesure ne ressemble en rien au pavillon du palais... Pourquoi nous a-t-on enfermées ici ? Je ne comprends rien. Ou plutôt, si : je ne me marierai jamais avec un Négociant. Papa, qu'as-tu fait ? Je ne peux pas imaginer que tu le savais. Non, ce n'est pas possible. Tu ne pouvais pas être au courant. Mais alors, pourquoi n'as-tu pas révélé le nom de ma belle-famille ? Peut-être parce qu'il n'y a jamais eu de

belle-famille ? Ou bien t'ont-ils fait des promesses que tu as crues ? Oui, je ne peux penser autrement : toi aussi, tu es tombé dans leur piège. Tu étais si fier de marier ta fille à un Négociant que tu as accepté leurs conditions sans discuter, sans réfléchir.

Je suis ici depuis deux jours. Les trois fils du "vieux" l'ont rejoint. Ils ne se montrent ni plus aimables ni plus explicites sur notre sort que leur père.

J'ai cherché un moyen de nous échapper mais je n'en ai pas trouvé. Ce serait peut-être plus facile si j'étais seule mais je ne veux pas laisser Folã et Balato aux mains de ces hommes.

Folã a perdu ses parents quand elle était très jeune. Elle a été élevée par son oncle. Il y a quelques jours, un homme est passé chez eux et a longuement parlé avec lui. Après cet entretien, Folã a dû suivre cet homme et elle s'est retrouvée ici.

Balato et ses parents, des marchands de soie, accompagnaient une caravane sur la route qui relie Pito à Kéholã. Ils ont été attaqués et massacrés. Elle seule a survécu. J'ai eu beaucoup de peine à ce qu'elle me confie son histoire si douloureuse.

L'un des fils du "vieux" vient d'ouvrir la porte.

– Allez, les filles, debout !

Il nous conduit de nouveau dans 'une boîte'. Je n'essaie même pas de demander où nous allons, je connais la réponse ou plutôt l'absence de réponse. Deux des frères ont pris les rênes de l'attelage.

Me voici repartie pour une destination inconnue, cette fois avec deux compagnes d'infortune.

Nous avons voyagé toute la journée, voyage ponctué d'une seule halte. Nous voici retenues prisonnières dans une étable, attachées à un poteau, comme des moussas. La position n'est pas idéale pour dormir mais le trajet nous a fatiguées et Folã et Balato dorment déjà. Un peu plus tôt, une femme nous a apporté de quoi manger.

Chaque étape est pire que la précédente. Où serons-nous demain ?

Alaãr à peine levée, nos deux "accompagnateurs" nous poussent dans le chariot. Nous repartons.

J'essaie d'entretenir une conversation soutenue avec les filles pour occuper leur esprit, ce qui est plus facile avec Folã. Balato, trop choquée par ce qui est arrivé à sa famille rechigne à parler avec nous des petites choses qui ont fait notre précédente vie.

Folă n'était pas maltraitée par son oncle mais il la considérait plus comme une servante que comme un membre de sa famille. Il faut croire que la proposition de son visiteur a été suffisamment intéressante pour qu'il accepte de se passer d'elle.

Le chariot s'arrête à l'entrée d'un village. Les fils du "vieux" vont boire un verre à la terrasse d'une taverne, en gardant un œil sur leur précieuse cargaison : nous.

Je me hisse sur la pointe des pieds pour regarder par l'ouverture qui donne sur le siège du conducteur. J'hésite. Tant pis ! J'essaie !

– Au secours ! Venez nous aider ! Nous sommes prisonnières !

Des têtes se tournent vers moi, je fais des grands gestes avec mes bras pour attirer leur attention.

– Nous sommes là, dans le chariot.

Du coin de l'œil, je vois deux silhouettes se lever. J'ai interrompu leur pause rafraîchissante. L'un de nos geôliers grimpe sur le siège et j'évite son poing de justesse.

– Ne va pas l'abîmer, lui dit l'autre. On doit la livrer en bon état !

Je suis en colère. Personne n'est intervenu.

Cela ne se serait pas passé ainsi sur les hauts plateaux. Les membres des divers clans sont pour la plupart des guerriers en plus d'être des commerçants, prêts à défendre toute vie. Ces gens de la plaine sont des pleutres. Misérables !

Et moi, du clan des Mockoâls, qu'est-ce que je fais ? Comment sortir de cette 'boîte' ? En plus, il y fait si chaud.

Les fils du "vieux" retournent tranquillement à la taverne, finir leur verre.

Nous avons repris la route. La chaleur nous pèse de plus en plus. Nos geôliers nous ont donné une gourde d'eau, sans doute pour que la marchandise ne se dessèche pas trop !

Il ne fait aucun doute qu'ils ont l'intention de nous vendre. J'ai entendu parler de ce commerce. Il n'est pas pratiqué chez nous et nous le combattons mais il semble que les habitants de la plaine se montrent plus laxistes. J'espère me tromper, oui, j'espère...

Cette nuit, nous dormons dans le chariot. Je préfère cela plutôt qu'être attachée à un poteau. Nous avons parcouru une grande distance depuis Keholă mais je n'arrive pas à l'évaluer exactement, apercevant le paysage avec parcimonie de l'intérieur de 'la boîte'. De plus, je ne connais pas cette région, je n'ai donc aucun repère. Je sais qu'il existe une autre ville importante dans la plaine. Est-elle notre destination ?

Ce soir, j'ai chanté une berceuse pour les filles : celle qui m'endormait quand j'étais petite. Mon rêve de la chanter à mes enfants Négociants paraît déjà bien loin.

Je ne me suis pas trompée, nous sommes arrivés à Païro au milieu de la matinée. Cette ville semble aussi grande et aussi animée que Keholã.

Nos 'livreurs' nous ont fait descendre du chariot et traverser plusieurs ruelles. Nous entrons avec eux dans une sorte de taverne enfumée. L'usage de la yole, herbe provenant des Montagnes du Grand Vent, est interdit mais à l'abri de ces passages étroits, cet établissement ne craint pas vraiment la police religieuse qui officie pour ce type de délit. La yole embrume l'esprit à tel point que celui qui en consomme régulièrement oublie jusqu'à sa propre identité.

Nous sommes conduites dans une arrière-salle où nous attend un petit homme rond à la barbe rousse. Il nous place sous une lampe à huile et nous examine, d'abord avec les yeux puis avec les mains.

– Hé, ça suffit !

– Tais-toi !

Il passe sa main grasse sous ma robe. Je lui décoche un coup de genou dans la partie intime de sa personne. Alors qu'il se plie de douleur, l'un de nos accompagnateurs m'envoie contre le mur en m'assénant une claque magistrale. J'ai la joue en feu. Je vérifie mon nez, heureusement il ne saigne pas.

– Laisse-la-moi, lance le petit gros en reprenant son souffle.

Je me tapie contre le mur, essayant de me protéger avec mes mains. Je crains le pire mais il m'attrape simplement par un bras et me remet sur mes pieds.

– Tu as du tempérament, je connais un client que ça intéressera. Je dois d'abord vérifier une chose.

Il fait un geste et les deux malabars de service m'empoignent pour m'empêcher de bouger. Le rouquin tente une nouvelle fois de promener sa main sous ma robe. Il me caresse la jambe, remonte sur la cuisse et atteint à son tour la partie intime de ma personne. Je lui crache au visage. Sa seule réaction est d'insister un peu plus là où je ne veux pas qu'il s'attarde. Je le regarde droit dans les yeux. Si j'avais des poignards à la place des yeux, il serait transpercé.

Il pratique le même examen tactile sur Folã et Balato, ce qui me dégoûte davantage encore.

– Voilà votre argent les garçons.

– Pour les prochaines livraisons, il faudra nous donner plus.

– Je vous paie bien assez ! Vous direz à votre père que s'il veut augmenter son tarif, je trouverai un autre convoyeur.

– Nous vous livrons toujours la marchandise en bon état.

– C'est vrai mais je fais peu de bénéfices avec ces filles qui ne valent rien. Je passerai voir votre père lors de mon prochain séjour à Keholã, nous en reparlerons.

– D'accord.

Le rouquin salue les deux frères et nous enferme dans une pièce qui lui sert de réserve.

Assises contre des fûts, nous restons silencieuses un instant puis Folã me regarde comme pour me poser une question qu'elle n'ose pas prononcer. Je ne pense pas qu'elle ait besoin d'explications. Je

crois plutôt qu'elle attend de moi un mensonge réconfortant qui lui laisserait l'espoir de s'être trompée.

– Je suis désolée Folã. Je pense que tu as compris ce qui nous attend. Crois-moi, j'ai tout aussi peur que toi.

– Il va nous vendre ? Comme des moussas ?

– Et à des fins que je n'ose même pas imaginer.

Balato se met à gémir en se balançant d'avant en arrière.

Je m'approche d'elle et la serre dans mes bras.

– Nous ne sommes pas encore vendues. Nous allons trouver un moyen de nous échapper, je te le promets.

Mais comment ? Nous ne pouvons compter sur l'aide de personne, j'en suis convaincue depuis l'expérience de l'autre jour. Nous sommes à chaque fois enfermées et bien surveillées et nous n'avons pas la force de nous battre contre des hommes.

La porte de la réserve s'ouvre. Je me lève et vais au devant de celui qui vient d'entrer. Il vient chercher de quoi désaltérer un client de la taverne. Je m'approche de lui en me déhanchant et en le regardant dans les yeux avec un regard plein de douces promesses. Je lui caresse la nuque, un large sourire illumine son visage. Il me saisit par la taille et commence à m'embrasser dans le cou. Je fais un clin d'œil aux filles qui assurément ne comprennent pas ce qui m'arrive.

– Hé ! Tu veux que je t'aide ?

C'est le rouquin qui rappelle à l'ordre son employé, lequel sort précipitamment de la réserve avec la bouteille qu'il était venu chercher. La porte claque.

Je n'ai même pas réfléchi à ce que je pouvais faire ensuite. J'ai juste pensé que le séduire pouvait m'être utile. C'était idiot.

– Je sais, les filles, ce n'était pas très malin. Il faudra trouver autre chose pour nous sortir de là.

Le petit gros revient accompagné d'un autre homme.

– Celle-ci est réservée, lui annonce-t-il en me désignant. Choisis l'une des deux autres.

– Non !

Je me lève, prête à en découdre avec le nouveau venu.

– Toi, ne recommence pas !

Il fait signe à un troisième comparse de nous rejoindre, lui ordonnant de m'immobiliser.

– Je prends la petite, déclare l'homme en montrant Balato.

– Non, laissez-la ! S'il vous plaît prenez-moi à sa place !

– Heureusement que je la vends cet après-midi, j'en ai assez de l'entendre, râle le rouquin.

Il sort avec son client et Balato qui reste sans réaction. Après un court instant, son acolyte me lâche et sort à son tour en refermant la porte.

– Que vont-ils lui faire ? m'interroge Folã.

– Je ne sais pas. Je lui avais promis qu'on sortirait de là.

Je suis désespérée. Je n'ai pas pu empêcher ces brutes d'emmener Balato. Inutile de faire des promesses quand on ne peut pas les tenir ! Elle qui a déjà tant souffert, que va-t-il lui arriver ?

Le rouquin a prétendu que je serai vendue cet après-midi. À qui ? Dans quel but ? Bien sûr, j'entrevois ce qu'on envisage de faire de moi mais je n'arrive pas à l'admettre. Si mes parents et mes frères savaient ce qui m'arrive... Ils m'imaginent sans doute bien installée dans la maison de Kéholā qu'ils ont aperçue.

Je me pose une question : pourquoi les femmes du pavillon se sont-elles ainsi occupées de moi ? Pour que j'apprenne à prendre soin de mon corps afin d'être plus séduisante ? Plus séduisante pour plaire à mon futur propriétaire ?

L'employé que j'ai voulu séduire un peu plus tôt nous a apporté une sorte de bouillie en guise de repas. Il est rapidement sorti de la pièce pour ne pas renouveler sa mésaventure de ce matin.

Enfermée ici, j'ai tout le temps de penser à ma vie passée, à mon avenir incertain, à la perspective plutôt sombre de me retrouver prisonnière pour le reste de mes jours et pire encore de devenir un jouet dans les mains d'hommes peu scrupuleux. Moi qui ai parcouru les steppes sous les rayons ardents d'Alaãr et sous les pluies battantes, je vais finir mes jours enfermée entre quatre murs, à la merci de personnages viles et de leurs fantasmes.

La porte s'ouvre. Mon estomac se noue, je sens que cette fois, c'est moi qu'on vient chercher. Suivi par le petit gros, un homme entre, vêtu d'un long manteau en poil de sarou. Assise dans mon coin, je le trouve très grand.

– Voici la bête, lance le tenancier en me désignant.

Un sourire mêlant cruauté et moquerie balafre son visage.

– Tu conviens que je te la propose à un bon prix, reprend-il.

– Lève-toi, m'ordonne l'autre.

Je reste assise, ce qui a pour effet d'agacer considérablement le rouquin.

– Ne fais pas ta maligne, mets-toi debout !

Il m'empoigne par le bras et me soulève sans ménagement.

– C'est bon, je la prends, annonce calmement le client qui me fixe en souriant, d'une façon que je n'aime pas du tout.

Il passe sa langue sur ses lèvres en lui faisant faire des petits mouvements de va-et-vient. J'ai envie de me cacher dans un trou de malmã. Il s'approche de moi et me caresse le dos avec sa main glacée. Je

ne peux m'empêcher de frissonner. Je n'ose pas réagir, il n'aurait aucune difficulté à me remettre "à ma place". Il frôle ma joue et ma bouche avec ses lèvres et ferme les yeux.

– Tu m'excuseras, mais je suis pressé. Paie-moi et emmène-la.

Le rouquin a interrompu ce tête-à-tête qui me mettait très mal à l'aise. L'autre lui donne trois cent ritas en riant.

– Je ne sais pas pourquoi mais celle-ci me plaît. Voilà ton argent.

Il m'entraîne avec lui, tout en gardant son sourire désagréable. J'ai à peine le temps de faire un petit signe d'adieu à Folã.

Mon "propriétaire" me fait monter près de lui dans une double chaise en osier. Six hommes, trois devant et trois derrière, nous portent. Contrairement à la plupart des porteurs que j'ai vus jusqu'ici, ceux-ci sont de ma race.

– Je possède un établissement de rencontre. C'est une sorte de club très privé. Mes invités sont exigeants, me précise-t-il après un court silence.

– Vos invités ? Dites plutôt vos clients !

Je n'ai pas pu m'empêcher de réagir. J'ai vraiment la langue trop vive !

– Je n'ai pas de clients, je n'ai que des amis, rétorque-t-il sans s'énerver. Je suis toujours à la recherche d'une nouveauté à leur proposer. On trouve rarement des Mockoãles sur le marché.

"Sur le marché", je ne suis pas un poisson ! Je dois rester calme, cela ne sert à rien de m'emporter. Je vais prier Sibãe de toutes mes forces. Sibãe ne peut pas me laisser dans cette situation.

– À quoi penses-tu ?

– À rien.

Il est vraiment étrange, à la fois repoussant et attirant. Je me sens très mal à l'aise en sa présence.

Nous entrons dans la cour d'une grande demeure. Des bassins agrémentés de jets d'eau égaient ce lieu un peu austère. Nous descendons de la chaise et mon nouveau propriétaire me guide vers l'escalier central qui conduit à l'intérieur du bâtiment. Il me fait entrer dans un grand hall carrelé brun et bleu. Un serviteur récupère son manteau en me jetant un coup d'œil au passage.

– Viens.

Il me conduit dans un salon aux tons chauds, meublé de canapés rouges. Assis sur l'un d'eux, un homme converse avec deux femmes. Ils boivent ensemble et rient très bruyamment. D'autres femmes sont étendues, plus ou moins endormies, sur les sièges ou à même le sol, sur les tapis.

– Que nous amènes-tu là ? Une petite sauvageonne ?

– Elle a besoin d'un bon bain, c'est vrai, dit l'homme dont je ne connais toujours pas le nom. Miréã, tu veux bien t'occuper d'elle ?

– Bien sûr. Comment t'appelles-tu ? me demande-t-elle.

– Sie-Rã.

– C'est un joli nom.

Elle me prend doucement par le bras et me guide à travers un dédale de couloirs.

– Tu logeras ici, me précise-t-elle, ouvrant la porte d'une chambre. Tu trouveras le bassin en longeant ce passage. À plus tard.

Elle me laisse seule. J'entends des rires, des gémissements, des cris. Comment sortir d'ici ? Je dois absolument quitter cet endroit.

Je jette un coup d'œil dans la pièce. Une robe de soie bleue est posée sur le lit. Je la prends et me dirige vers la salle de bain. Deux femmes l'occupent déjà.

– C'est la petite nouvelle ! Viens, n'aie pas peur !

Je ne réponds rien.

– Ne sois pas timide. Déshabille-toi et rejoins-nous. Je m'appelle Toã et voici Bulo.

J'ôte la robe que je n'ai pas quittée depuis le pavillon et j'entre dans le bain moussant. Hum...cela fait du bien.

– Tu t'appelles comment ?

– Sie-Rã.

– Bienvenue parmi nous Sie-Rã.

– Merci, mais je ne devrais pas être ici.

– Pourquoi ?

– Ce n'est pas ma place, je devrais être mariée.

– Mariée ? Intéressant. Raconte-moi ça.

– Je suis une Sans-Foyer. Mon père m'a trouvé un fiancé Négociant, du moins, c'est ce qu'il croyait.

– Un Négociant ! Ton père est un doux rêveur ! Ne me regarde pas comme ça ! Qui n'a jamais entendu parler d'un mariage entre une Sans-Foyer et un Négociant ? C'est trop drôle ! Vous êtes bien naïfs, vous les peuples des clans. D'ailleurs, de quel clan es-tu ?

– Je suis une Mockoãle.

– J'ai connu une Mockoãle autrefois. Elle travaillait ici.

– Hé ! On ne travaille pas ! s'exclame Bulo.

– Oui, c'est vrai, on ne travaille pas : on accompagne, on amuse, on divertit. La nuance a son importance pour notre cher Goãlar.

– Goãlar, c'est celui qui est venu me chercher ?

– Oui, il escorte lui-même ses filles jusqu'ici. Au début, il passe un peu de temps avec elles, puis il se lasse. Tu verras, il n'est pas désagréable quand on le connaît.

– Je ne tiens pas à le connaître davantage.

– Qu'est-ce que je disais, ces Mockoãls sont vraiment naïfs !

Elle rit de moi et de mon peuple et je n'aime pas ça, mais ma fierté de Mockoãle ne me sert à rien ici, d'autant plus qu'elle n'a peut-être pas tout à fait tort.

– Je ne veux pas rester ici, je n'ai rien à y faire.

– Aucune de nous n’a rien à y faire ! Hé ! Il va falloir oublier tes habitudes de petite fille. Tes parents ne sont plus là pour te protéger.

– Je sais.

– Si Goălar t’a choisie, c’est que tu lui plais. Il faut dire qu’il a des goûts très éclectiques. Il aime le changement, la nouveauté. Il y a ici des filles de toutes les régions du Grand Continent et même de bien plus loin.

– Que je lui plaise ou non m’importe peu. Il n’aura rien de moi.

– Il aura tout ce qu’il désire. Crois-moi.

Je sors du bain, trouve une serviette pour m’essuyer, enfille la robe bleue et je me dépêche de rejoindre la chambre. Je ferme la porte et me jette sur le lit, en larmes. Elle a raison, je le sais.

Qu’est-ce que je fais là ?

Je me suis endormie. De légers coups frappés à ma porte me réveillent. Je vois Miréã passer son joli visage.

– Tu viens dîner ?

– Dîner ?

– Oui, dîner. Tu peux venir maintenant ou nous rejoindre un peu plus tard. On a l’habitude de manger ensemble quand on n’a pas d’invités mais si pour ce soir tu préfères rester dans ta chambre, je demanderai au cuisinier de t’apporter quelque chose à grignoter.

– Non, attends-moi, je n’ai pas envie de rester seule.

Nous gagnons la salle à manger, une grande pièce où une vingtaine de femmes sont assises de part et d’autre d’une longue table de bois. Certaines d’entre elles appartiennent à la race aux grands yeux mais je remarque surtout une autre femme à la morphologie encore plus étrange.

– Installe-toi. Tu as déjà rencontré Toã et Bulo je crois.

Miréã me présente les autres filles. Mon regard s’attarde sur cette femme à la peau bleu-vert.

– Tu n’as jamais vu de Fillaris ? me demande-elle.

– Non, excuse-moi de te dévisager ainsi.

– Ne t’inquiète pas, j’ai l’habitude. Je dois être la seule de mon espèce sur le Grand Continent.

– D’où viens-tu ?

– D’au-delà les étoiles.

– Je ne comprends pas...

– Tu n’as jamais rencontré un Immigrant ?

– Un Immigrant ? Les Immigrants sont une légende.

– Dans ce cas, je suis une légende vivante, s’exclame-t-elle dans un grand rire.

Je me sens idiote d’autant plus que les autres rient aussi.

– Ne fais pas attention, Sie-Rã, intervient Toã, elles se moquent de toi mais elles non plus ne connaissaient aucun Immigrant avant de venir ici.

– C’est vrai, enchaîne Miréã, Samiou est la seule Immigrante que nous connaissons.

– Comme je te l’ai expliqué, Goãlar aime la fantaisie. Il a ramené Samiou à la fin de l’an 500 de l’ère des Quatre Lunes.

Je regarde Toã, l’air incrédule.

– Samiou ne fait pas son âge, n’est-ce pas ? On ne la voit pas vieillir. Elle est bien différente de nous.

– Et Goãlar, quel âge a-t-il ? Il semble si jeune.

– Goãlar ? Si tu découvres son secret, révèle-le-moi vite ! Je suis ici depuis déjà bien longtemps et je ne sais toujours pas comment il fait. Samiou, qui est la plus âgée de nous toutes, l’a toujours connu avec le même visage et la même vitalité. Il est évident qu’il a une fabuleuse recette pour rester jeune, mais laquelle ? ...Mystère.

Je reste perplexe en entendant ces révélations. Les Immigrants existent bel et bien, certaines personnes auraient des recettes pour ne pas vieillir... Pourquoi ces informations ne parviennent-elles pas jusqu’aux hauts plateaux ?

– J’aimerais en savoir davantage sur les Immigrants et sur vous qui avez de si grands yeux, dis-je en m’adressant à l’une des femmes de cette race. Avant d’arriver à Kéholã, je n’avais encore jamais rencontré quelqu’un comme vous.

– Ces Sans-Foyer sont vraiment très étranges, rétorque Bulo, ils se vantent de voyager partout, alors qu’ils ne quittent que très rarement leurs grandes provinces. Finalement ils ne savent rien du reste du pays.

– C’est parce que dès qu’ils s’éloignent de leurs steppes et de leurs montagnes, ils sont tellement mal accueillis par les autres castes qu’ils s’en retournent très vite chez eux, lui répond sa voisine. En plus, ils sont manipulés par les Prolahn, c’est bien connu. Sibãe dit ci, Sibãe dit ça... On leur fait bien comprendre qu’ils doivent rester à leur place.

– Tu as raison. Il ne faut pas oublier que dans l’Ancien Temps les clans étaient des peuples barbares craints par les autres habitants du Grand Continent. Heureusement, les Prophètes ont mis fin à cette barbarie. Depuis, les peuples des hautes steppes sont devenus de paisibles commerçants qu’il vaut mieux laisser dans l’ignorance.

Je suis consternée par ce que je viens d’entendre. Bien que nos légendes racontent les exploits des valeureux guerriers de l’Ancien Temps, je ne peux croire que les Mockoãls aient pu être les ennemis des peuples de la plaine.

– S’il existe des règles aussi strictes concernant les Sans-Foyer, c’est parce qu’on ne veut pas de vous dans la plaine. Vous avez trop fait coulé le sang autrefois. Je sais que cela remonte à une époque très lointaine mais...

– Laissez-la tranquille avec ces vieilles histoires, les interrompt Toã. Regardez, vous allez la faire pleurer. La pauvre, elle ne ressemble en rien à une barbare.

Ce que Toã vient de dire me fait encore plus mal que ce qu'ont raconté les autres. Mon amour-propre est profondément blessé. Je préfère être une sauvageonne barbare plutôt que quelqu'un qu'on prend en pitié.

– Je suis fière d'être une Mockoãle !

– Qu'est-ce que je vous disais !

– Bulo, ça suffit ! Répondons plutôt à ses questions. Mousso, explique-lui d'où vient ton peuple.

Je me tourne vers la femme aux grands yeux.

– Nous sommes natifs du Petit Continent. Nous y vivions en paix jusqu'au jour où ceux de ta race ont traversé l'océan et ont débarqué sur nos terres. Depuis, une partie de notre pays est annexée au Grand Continent. Nous appartenons à un peuple pacifique. Notre religion, bien différente de la vôtre, nous enseigne l'harmonie du corps et de l'esprit. Les Décideurs ont profité de la manière dont nous concevons le monde pour asservir certains d'entre nous et beaucoup sont devenus vos esclaves.

– Nos esclaves ? Les Mockoãls n'ont jamais eu d'esclave !

– Les Mockoãls ! Elle recommence avec son clan !

– Bulo, laisse-la s'exprimer !

– Merci Toã, mais je peux me défendre toute seule.

– Allons Toã, n'oublie pas, elle est une Mockoãle ! Elle peut se défendre toute seule !

Je me tourne vers Bulo et l'insistance de mon regard l'oblige à détourner les yeux. Assurément, elle ne m'apprécie pas et c'est réciproque.

– Mousso, je comprends ce que tu ressens à l'égard de ma race, mais sache qu'aucun 'barbare' des clans ne pratique l'esclavage, ni le commerce qui s'y rattache.

– Sie-Rã, je ne crois pas que tu puisses comprendre mes sentiments à votre égard. Je n'éprouve aucune haine envers ceux qui nous exploitent. Je prie simplement pour eux afin qu'ils trouvent la paix intérieure.

– Tu as raison, j'ai un peu de peine à comprendre comment tu peux vouloir aider ceux qui abusent de toi.

– Il vous faudra beaucoup de temps avant de pouvoir atteindre le premier degré de la Vie Supérieure.

– La Vie Supérieure ?

– Nous appelons ainsi l'ensemble des étapes nous menant à la fin de notre voyage. Votre esprit ne vous permet même pas d'atteindre la première.

– Pourrais-tu m'en dire plus au sujet de cette Vie Supérieure ?

– Je serai heureuse de t'enseigner les bases de notre religion si tu acceptes d'ouvrir ton esprit à ce qui t'est inconnu.

Je lui réponds par un grand sourire. J'apprécie cette femme qui parle sagement sans s'en prendre aux autres. Je n'avais pas pu converser véritablement avec mes compagnes du pavillon mais j'avais déjà remarqué que celles aux grands yeux se montraient toujours très calmes.

- Comment s'appelle ton peuple, Mousso ?
 - Nous disons simplement "Nous" quand nous parlons au nom de notre communauté. Les habitants du Grand Continent nous nomment "les Petits" en raison de notre origine.
 - Les "Petits" à cause du Petit Continent ?
 - C'est cela.
 - Vous êtes pourtant pour la plupart plus grands que nous.
 - C'est vrai.
 - Ceux de votre peuple qui travaillent comme porteurs semblent très forts, ils pourraient aisément se révolter contre leurs maîtres.
 - Tu as raison, physiquement ils pourraient le faire mais jamais ils n'élèveront la main contre des êtres inférieurs. Ne prends pas mal ce que je dis, simplement, pour nous, vous avez tant de chemin à parcourir que nous vous considérons un peu comme des enfants qu'il faut guider dans la nuit de leur ignorance.
 - Heureusement que tu n'expliques pas ce genre de chose à nos invités, cela pourrait ne pas leur plaire du tout, intervient Toã.
- Mousso esquisse un sourire.
- Je sais à qui je peux l'expliquer et à qui je ne dois pas l'expliquer.
 - Tu en as parlé à Goãlar ?
 - Goãlar est très différent de vous. Nous avons régulièrement de longues conversations. Il en est de même avec Nouro et Jami.
- Nouro et Jami, les deux autres Petites acquiescent.
- Dites donc les filles, réagit Miréã, vous ne nous aviez jamais raconté tout ça. Vous semblez en savoir davantage que nous sur ce cher Goãlar ! Que pouvez-vous nous raconter sur lui ?
 - Rien.
 - Comment rien ?
 - Vous ne devez rien savoir sur Goãlar.
 - Mousso, l'interrompt Jami, tais-toi maintenant, tu en as déjà trop dit.
 - Tu as raison, je prends les mauvaises habitudes de la maison.
- Je ne peux m'empêcher de rire et Bulo, elle, ne peut s'empêcher d'ajouter :
- Oh, toi, la Mockoãle, tu peux te moquer ! Toi aussi tu prendras les habitudes de la maison !
 - Je n'y tiens pas particulièrement.
 - Bien sûr... en attendant, tu es la petite dernière, autrement dit, demain ou dans quelques jours, Goãlar t'invitera à partager son lit. Cela me rappelle de bons souvenirs, un peu lointains, il est vrai. Samiou est la doyenne parce qu'elle est différente mais je suis la première de sa nouvelle collection.
 - Sa collection ! Voilà un mot plutôt étrange pour désigner cette tablée !
- Bulo me regarde avec ses petits yeux malicieux.
- Ris, profite-en ! Tu n'en fais pas encore tout à fait partie mais c'est pour bientôt.

– Bonsoir Mesdames, puis-je me joindre à vous ?

Goãlar vient d’entrer dans la salle à manger. Je ne peux m’empêcher de l’observer. Il semble ne pas le remarquer et s’installe parmi nous.

– Quel silence... Vous parliez de moi peut-être ?

– On ne peut rien te cacher, lui répond Toã.

– Continuez, je vous en prie.

– Puisque tu nous le proposes : les Petites ont attisé notre curiosité à ton sujet. Elles n’ont rien dit de précis mais elles semblent connaître certaines de tes faces cachées.

– Peut-être en connais-tu qu’elles ne connaissent pas.

– Je ne pense pas.

Toã lance un regard malicieux à Goãlar.

– Je croyais être celle à qui tu te confiais, poursuit-elle.

– Chacune d’entre vous reçoit une part de mes confidences.

– Toã, tu te crois toujours supérieure aux autres, s’indigne Bulo, ne t’imagine pas que nous te considérons comme telle.

Toã esquisse un sourire forcé.

– Mes chères femmes, je vous informe que demain nous recevons mes amis de Kéholã. Vous serez donc les plus belles, comme il se doit.

– Ce n’est pas dans nos habitudes de décevoir tes amis...

– Je sais Mousso, voilà pourquoi je vous ai toutes choisies : vous êtes les meilleures.

Goãlar pose son regard sur moi. Je ne baisse pas les yeux malgré ma terrible envie de me cacher sous la table.

– Sie-Rã, tu ne seras pas de la fête, pas encore.

– Tant mieux.

Un sourire carnassier s’affiche soudain sur son visage. J’agrippe ma robe à m’en faire mal aux mains pour ne pas laisser paraître ma frayeur. Il me fait peur, il le sait, mais je continue à supporter son regard qui me transperce comme si son esprit s’infiltrait en moi.

– Toi, tu me plais, me lance-t-il.

– Goãlar, tu as fait ce genre de déclaration à chacune d’entre nous.

– Toã, tu as la langue bien pendue ce soir. Attention ! Au lieu de te mêler de ce qui ne te regarde pas, sers-moi un peu de ce sarou rôti.

Toã s’exécute, furieuse de s’être fait rabrouer.

Le repas terminé, nous avons rejoint le salon. Heureusement, Goãlar ne semble plus s’intéresser à moi. J’évite soigneusement de croiser son chemin ou son regard. Que vais-je faire s’il me demande de l’accompagner, ce soir, demain ou un autre jour ? Je ne pourrai jamais supporter de rester seule avec lui.

– Mesdames, je vous laisse. Mes amis du club de nieja m’attendent. À demain.

Goãlar quitte la maison. Je me sens si soulagée : ce n’est pas pour ce soir.

– Et si nous jouions au nieja nous aussi, propose Samiou.

– Bonne idée. Tu sais y jouer ? me demande Miréã.

Je lui réponds que non.

– Viens, nous allons t’apprendre.

Elle sort un petit coffre en bois d’un meuble du salon et le retourne au-dessus de la table afin d’en vider le contenu : toutes sortes de pions colorés aux formes variées. Bulo, Samiou et Jami s’installent autour de la table de jeu et se répartissent les différentes pièces. Miréã pose en son centre un grand cube composé de multiples cases et tiroirs.

– Nous allons jouer devant toi. Essaie de comprendre.

Elles commencent la partie. J’ai quelques difficultés à suivre ce qu’elles font.

– Excusez-moi, je ne pense pas pouvoir me concentrer suffisamment pour apprendre ce jeu ce soir.

Je vais m’asseoir près de Toã.

Une fois installée sur le canapé près de Toã, je lui demande :

– Dis-moi, aucune d’entre vous n’a jamais essayé de s’enfuir de cette maison ?

– Certaines l’ont fait. Elles ont été ramenées sans ménagement par les hommes de Goãlar. La Mockoãle dont je t’ai parlé a réussi à leur échapper. C’est Goãlar lui-même qui l’a retrouvée. Il est arrivé avec elle dans ce salon, les yeux injectés de sang et le visage déformé par la fureur. Il nous a dit avec un sourire atroce : "Les filles, dites adieu à votre amie". Nous ne savions pas ce qui allait se passer. Nous aurions pu protester mais un simple regard de sa part nous en a dissuadées. Il a posé sa main sur le front de la fugitive, j’ai lu dans les yeux de cette pauvre fille une terreur effroyable. Elle a ensuite été prise de convulsions puis s’est écroulée, là, sur ce tapis.

Toã se tait un instant, fixant le tapis vert.

– Tu sais, je pensais pouvoir quitter cet endroit un jour mais lorsque j’ai assisté à cette scène, j’ai compris que je finirai ma vie ici. Goãlar tolère nos petites erreurs et nos plaisanteries, on en arrive à oublier ce qu’il peut être, mais tu as pu le constater toi-même tout à l’heure, il ne faut pas dépasser certaines limites.

J’ai quitté ma famille depuis à peine vingt jours et le monde a basculé. Les règles du jeu ne sont plus les mêmes. Allongée sur ce lit, dans cette chambre luxueuse, je cherche une explication à ce qui m’arrive. Sibãe ne m’a pas préparée à affronter cette épreuve. Ma vie était simple et devait le rester.

Néanmoins, je sens en moi une force indéfinissable qui me rend sûre d’une seule chose : je ne resterai pas ici.